

« Je suis le pain de vie »*** Prière**

« Je pense, donc je suis » : Depuis que le philosophe René Descartes a posé cette formule, dans son *Discours sur la méthode*, comme fondement de la pensée et de la science, mais aussi comme la seule certitude de l'existence humaine, tout a changé dans notre manière d'appréhender la vie, Dieu et nous-mêmes. Même si cette affirmation date du XVII^{ème} siècle, elle reste largement acceptée partout, en Occident tout du moins, elle est enseignée comme une base incontournable de la philosophie et elle constitue un préalable à toute réflexion et étude. Le principal problème de cette affirmation (qui en comporte plusieurs en réalité) est la mise en avant du « Je ». A partir de là notamment, l'humain se pose en centre à partir duquel tout le reste se pense et se construit.

La Bible enseigne justement l'inverse ! En nous révélant Dieu comme étant à l'origine de tout ce qui existe, elle décentre l'homme de lui-même et enseigne que son existence dépend et provient de lui. Ainsi devrait-on dire : « Dieu est, donc je suis » !

Le seul, finalement, à pouvoir dire « Je suis » comme une vérité en soi est le Dieu éternel.

C'est d'ailleurs ainsi qu'il se définit quand il est interrogé sur son identité.

Afin de poursuivre notre recherche de qui est Dieu pour mieux le connaître et mieux comprendre notre identité, je vous propose donc d'entamer une série de prédications sur les « Je suis » prononcés par Jésus dans l'Évangile de Jean.

* Lectures : Ex. 3 : 11-14 ; Jn. 8 : 56-59 ; Jn. 6 : 32-35, 47-51.

Dans le livre de l'Exode, bien avant d'accepter et de commencer sa mission, Moïse pose une question très intéressante sur l'identité (nom) de Dieu, la personne qui l'envoie. En lui répondant, l'Éternel s'identifie d'une manière tout aussi extraordinaire. Il lui dit: tu répondras aux enfants d'Israël; celui qui s'appelle « *Je suis* » m'a envoyé vers vous. Eh bien, dire seulement « *Je suis* » à quelqu'un, paraît incomplet. Parce que le verbe être, doit toujours être suivi d'un qualificatif par lequel la personne saura t'identifier.

Nous-mêmes, quand on nous interroge sur qui nous sommes ou qu'on nous demande de nous présenter, nous allons dire « Je suis » suivi de notre métier, de notre situation familiale, de notre nationalité, etc. En réalité, nous devrions dire en premier lieu : « Je suis enfant de Dieu » ! Dans tous les cas, on ne s'arrête pas à « Je suis » !

En réalité, le fait que Dieu dise seulement « *Je suis* » à Moïse, n'était pas incomplet. Dieu était plutôt entrain de faire comprendre à Moïse qu'il y a beaucoup de choses qu'il faut découvrir sur Moi, et si Je dois seulement te donner un identifiant, tu risques d'être figé sur cela et rater plusieurs autres. Parce qu'humainement parlant, quand je te donne un identifiant, il y a probabilité que tu continues toujours à m'appeler par ce même nom, même si j'aimerais me révéler autrement, face à une autre situation par exemple. Alors Dieu voulait que Moïse comprenne qu'à chaque fois qu'ils traverseront certaines situations, ils auront une nouvelle révélation de Lui. Ainsi à ce « Je suis », ils y ajouteront un nouveau qualificatif, et cette liste est infinie.

À la question des Pharisiens : « Qui prétends-tu être ? » Jésus a répondu : « Votre ancêtre Abraham a été rempli de joie à la pensée de voir mon jour ; il l'a vu et il s'est réjoui. » Les

Juifs lui dirent : « Tu n'as pas encore 50 ans et tu as vu Abraham ! » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham soit né, je suis. » Là-dessus, ils prirent des pierres pour les jeter contre lui ; mais Jésus se cacha et sortit du Temple (Jean 8.56-59). La violence de la réaction des Juifs à son affirmation : « JE SUIS » montre qu'ils ont parfaitement compris ce qu'il voulait dire : il s'identifiait au « JE SUIS » de Dieu en Exode 3.14.

Si Jésus avait voulu tout simplement dire qu'il existait avant l'époque d'Abraham, il aurait dit : « Avant Abraham, j'étais. » Les termes grecs traduits par « soit » ou « fut » pour Abraham et par « suis » pour Jésus sont tout à fait différents. Les mots choisis par l'Esprit expriment clairement qu'Abraham « a été fait, » alors que Jésus existe de toute éternité (Jean 1.1). Il n'y a aucun doute sur le fait que les Juifs ont compris ce qu'il voulait dire, parce qu'ils ont pris des pierres pour le tuer parce qu'il s'était fait l'égal de Dieu (Jean 5.18). Une telle affirmation, si elle n'était pas vraie, eût été blasphématoire et le châtiment prescrit par la Loi de Moïse aurait été la mort (Lévitique 24.11-14). Mais Jésus ne blasphémait pas : il était et il est Dieu, la deuxième personne de la Trinité, à tous égards égale au Père.

Jésus a employé la même expression « JE SUIS » dans sept affirmations à propos de lui-même, des métaphores frappantes qui expriment qu'il est venu sauver le monde. Toutes en effet sont liées à la vie éternelle que Jésus donne à ceux qui croient en Lui.

Non seulement pour nous dire qu'Il est le même Dieu qui a parlé à Moïse dans le désert, mais qu'Il est aussi Celui qui doit être la réponse, en fonction des défis qui se présenteront dans nos vies. Voilà pourquoi dans l'Évangile de Jean, à 7 reprises, Jésus se décrit par des éléments très simples de compréhension, tout en cachant une profonde révélation sur Sa nature et Son œuvre salvatrice. C'est dans cette optique, que nous analyserons ce qu'on appelle les « 7 je suis de Jésus ». Toutes figurent dans l'Évangile de Jean. Les voici : JE SUIS le pain de vie (Jean 6.35, 48, 51) ; JE SUIS la lumière du monde (Jean 8.12) ; JE SUIS la porte des brebis (Jean 10.7, 9) ; JE SUIS le bon berger (Jean 10.11, 14) ; JE SUIS la résurrection et la vie (Jean 11.25) ; JE SUIS le chemin, la vérité et la vie (Jean 14.6) et JE SUIS le vrai cep (Jean 15.1). On trouve aussi des « Je suis » dans le livre de l'Apocalypse (Ap. 1 : 8, 18 ; 22 : 13, 16).

Le pain de vie (Jean 6 : 35, 48, 51).

Avec cette affirmation se révèle une réalité essentielle de la foi chrétienne : **Dieu nourrit son peuple**. Depuis les jours du désert jusqu'à l'Église aujourd'hui, le Seigneur ne cesse de pourvoir aux besoins de ceux qu'il a appelés dans son alliance.

En traversant le désert, Israël apprit une leçon difficile : l'homme ne vit pas seulement de pain. Dieu permit la faim afin de révéler une faim plus profonde encore, celle du cœur. Des siècles plus tard, Jésus déclare : « **Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel** » (Jean 6.51). Ce que la manne annonçait, le Christ l'accomplit. Nos besoins matériels sont réels, mais ils ne suffisent jamais à combler notre soif de sens, de pardon, de paix et de vie éternelle.

Le Dieu de l'alliance nourrit son peuple. Hier par la manne. Aujourd'hui par le Christ. Demain au banquet du Royaume.

La question n'est donc pas seulement : « De quoi vivons-nous ? »

La question est : « De qui vivons-nous ? »

Et l'Évangile répond avec force : celui qui reçoit le Christ reçoit la vie éternelle. Celui qui demeure en lui ne traversera jamais seul le désert de ce monde, car le Pain vivant descendu du ciel accompagne son peuple jusqu'à la maison du Père.

Jésus dit : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. »

Nous vivons dans un monde qui parle beaucoup de nourriture. Nous parlons de nutrition, de santé, de régimes alimentaires, de bien-être. Nous savons combien le corps a besoin d'être nourri. Nous savons aussi ce qui arrive lorsqu'un homme cesse de s'alimenter.

Mais nous parlons beaucoup moins de la faim de l'âme. Pourtant elle existe.

Elle se manifeste sous des formes très diverses : le besoin de sens, la peur de la mort, la culpabilité, la solitude, l'angoisse devant l'avenir, cette impression parfois que quelque chose manque même lorsque tout semble aller bien.

L'homme moderne n'a pas supprimé cette faim. Il a simplement essayé de la nourrir autrement : Par la consommation. Par le divertissement. Par la réussite. Par l'idéologie. Par les expériences. Mais la faim demeure.

C'est dans ce contexte que Jésus prononce ces paroles. Pour comprendre leur portée, il faut revenir un peu en arrière.

Le chapitre commence par la multiplication des pains. Une foule immense suit Jésus. Il nourrit plusieurs milliers de personnes avec quelques pains et quelques poissons.

Le lendemain, la foule revient. Elle cherche encore du pain. Elle cherche encore un miracle.

Mais Jésus veut conduire ses auditeurs plus loin.

Il veut leur faire comprendre que le véritable problème n'est pas la faim du corps.

Le véritable problème est la faim du cœur. La même idée se trouve avec l'image de l'eau vive en Jean 4, dans le dialogue avec la femme samaritaine.

Il veut les conduire du signe à la réalité. Du pain matériel au pain spirituel. De la manne à lui-même.

Car derrière ce chapitre se trouve constamment le souvenir du désert.

Pendant quarante ans, Dieu avait nourri Israël avec la manne.

Les Israélites connaissaient parfaitement cette histoire.

Chaque matin, Dieu faisait tomber cette nourriture du ciel. Personne ne pouvait la produire. Personne ne pouvait la mériter. Elle était un don. Mais cette manne avait une limite. Tous ceux qui l'avaient mangée étaient finalement morts.

Jésus va donc établir une comparaison.

Il est plus grand que Moïse. Il est plus grand que la manne. Il est plus grand que tous les dons de Dieu. Car il est Dieu venu parmi les hommes. « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. »

Jésus ne se présente pas simplement comme un enseignant. Il ne se présente pas simplement comme un prophète. Il affirme quelque chose d'extraordinaire.

Le pain venu du ciel n'est pas une chose. Le pain venu du ciel est une personne.

La vie éternelle ne se trouve pas dans une doctrine abstraite. Elle se trouve dans le Christ lui-même. Nous touchons ici au cœur du christianisme. Le christianisme n'est pas d'abord une morale. Il n'est pas d'abord une philosophie. Il n'est pas d'abord une culture. Il est la rencontre avec Jésus-Christ. Beaucoup de personnes admirent certains enseignements de Jésus. Certaines apprécient ses valeurs. D'autres voient en lui un exemple moral.

Mais Jésus ne nous laisse pas cette possibilité. Il ne dit pas : « Admirez-moi. » Il dit : « Recevez-moi. »

Il ne dit pas : « Imitez-moi seulement. » Il dit : « Venez à moi afin d'avoir la vie. »

Puis le discours devient encore plus surprenant.

« Le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. »

Pour nous, cette expression est familière. Pour les auditeurs de l'époque, elle était scandaleuse. Car Jésus parle déjà de la croix. Il annonce le don de sa propre vie. Il annonce son sacrifice. Le salut n'est pas obtenu par nos œuvres. Le salut n'est pas obtenu par nos mérites. Le salut coûte la vie du Fils de Dieu.

Nous ne pouvons comprendre ce texte sans la croix.

Lorsque Jésus parle de sa chair donnée pour la vie du monde, il annonce déjà Golgotha.

Il annonce déjà le Vendredi saint. Il annonce déjà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Voilà pourquoi ce passage est si important.

Notre problème fondamental n'est pas seulement l'ignorance. Notre problème est le péché. Nous sommes séparés de Dieu. Nous avons besoin d'être réconciliés avec lui. Et cette réconciliation exige un sacrifice.

Dans l'ancienne alliance, les sacrifices annonçaient cette réalité. Maintenant l'accomplissement est arrivé. Le véritable Agneau est venu. Le véritable sacrifice a été offert. Le Christ a donné sa vie pour la vie du monde. Puis Jésus poursuit :

« Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes. »

Ces paroles ont choqué. Elles choquent encore parfois aujourd'hui.

Que veut dire Jésus ? Parle-t-il d'un acte physique ? Non. Tout le contexte du chapitre montre qu'il parle de la foi. Manger le Christ, c'est recevoir le Christ. C'est s'approprier par la foi ce qu'il a accompli pour nous. C'est dépendre de lui comme le corps dépend de la nourriture. C'est reconnaître que nous ne pouvons vivre sans lui. Voilà ce qui heurte profondément notre époque. Notre culture célèbre l'autonomie. Elle valorise l'indépendance absolue. Elle répète sans cesse : trouve ta vérité, construis ton identité, sauve-toi toi-même. Jésus affirme exactement le contraire. Il nous dit que la vie ne se trouve pas en nous. Elle se trouve en lui. Nous ne sommes pas la source. Nous sommes les bénéficiaires. Nous ne sommes pas les sauveurs. Nous sommes les sauvés.

Cette dépendance scandalise l'orgueil humain. Mais elle constitue aussi notre espérance.

Car si le salut dépendait de nous, qui pourrait être sauvé ? Si tout reposait sur nos performances spirituelles, qui pourrait tenir ?

Notre sécurité repose précisément sur le fait que le salut est l'œuvre du Christ. Puis Jésus ajoute une promesse magnifique :

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour. »

Remarquez la certitude. Il ne dit pas : peut-être. Il ne dit pas : nous verrons. Il dit : « Je le ressusciterai. »

La foi chrétienne n'est pas seulement tournée vers le passé. Elle n'est pas seulement tournée vers la croix. Elle est tournée vers la résurrection.

Le dernier mot n'appartient pas à la mort. Le dernier mot appartient au Christ.

Nous vivons dans un monde où la mort demeure une réalité incontournable.

Même lorsqu'on évite d'en parler. Même lorsqu'on cherche à l'oublier.

Mais ici Jésus affirme qu'il possède l'autorité sur la mort elle-même. Celui qui est uni à lui vivra. Voilà la grande espérance chrétienne. Voilà pourquoi l'Église peut traverser les siècles. Voilà pourquoi les croyants peuvent affronter les épreuves. Voilà pourquoi les martyrs ont tenu bon.

Le Christ est vivant. Et ceux qui lui appartiennent vivront aussi.

Alors quelle est la question que ce texte nous adresse aujourd'hui ? Elle est simple.

De quoi vivons-nous réellement ? Où cherchons-nous notre nourriture ? Qu'est-ce qui soutient notre existence ? Sur quoi repose notre espérance ?

Les biens de ce monde ont leur place. Le travail a sa place. La famille a sa place. Les responsabilités ont leur place. Mais aucune de ces choses ne peut donner la vie éternelle.

Une seule personne peut le faire. Jésus-Christ. Le Pain vivant descendu du ciel.

Voilà pourquoi l'appel de ce texte demeure actuel.

Ne cherchez pas seulement ce qui nourrit le corps. Cherchez celui qui nourrit l'âme.

Ne cherchez pas seulement ce qui passe. Cherchez celui qui demeure.

Ne cherchez pas seulement le pain quotidien. Cherchez le Pain de Vie.

Car celui qui vient au Christ ne découvre pas seulement une vérité. Il découvre la vie.

Le Christ ne se présente pas comme un maître parmi d'autres mais comme l'unique source de la vie éternelle. Les religions peuvent partager certaines intuitions morales ou spirituelles, mais elles divergent profondément lorsqu'elles répondent à la question : « Qui est Jésus ? » Au fond, derrière toutes ces objections se cache une question plus profonde. L'homme peut-il trouver la vie en lui-même ou doit-il la recevoir d'un autre ?

Le monde contemporain répond généralement : l'homme doit se sauver lui-même, construire lui-même son identité, définir lui-même sa vérité et produire lui-même son salut.

L'Évangile répond exactement l'inverse. La vie est un don. Elle vient du Père. Elle est donnée dans le Fils. Elle est communiquée par l'Esprit.

C'est précisément cette dépendance qui scandalise encore aujourd'hui. Et c'est pourtant elle qui constitue le cœur de la Bonne Nouvelle. Car encore aujourd'hui, **Dieu nourrit son peuple** : par Sa Parole, par Son Esprit, par Son Fils qui se donne à nous et nous rend participants de Sa Vie. Amen.

→ « Le Seigneur nous a aimés » AEC 589 St. 1, 5, 6

→ « Cherchez d'abord » AEC 181(Cène)